

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188604>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

éditées par M. L. Vincent, à Lausanne. Cet intéressant volume, dont il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires, contient un choix de 22 nouvelles et légendes, dont *Le dernier des Villaz* pourra donner une idée. — En vente chez les principaux libraires de la Suisse romande et au bureau du *Conteur vaudois*. — Prix, 3 francs.

Le dernier des Villaz.

I

Il y a peu de lignes de chemins de fer qui, sur un parcours aussi restreint, offrent une telle diversité de points de vue que la ligne de Lausanne à Berne. Après avoir gravi les vignobles ensoleillés de Lavaux, que le Léman reflète dans ses flots, et traversé le viaduc de la Paudèze, la locomotive pénètre dans le sein de la montagne et en ressort pour se trouver en face d'une mise en scène toute nouvelle : des prairies plantureuses et riantes, ombragées d'arbres fruitiers, parsemées de belles fermes, se déroulent à droite et à gauche ; le Jura se dessine à l'horizon, et les sapins étendent leurs vertes draperies sur le faite des collines. Bientôt le château d'Oron se montre aux regards, avec ses hautes murailles et son air hautain. Plus loin, c'est Rue, charmante petite ville qui épanouit ses blanches maisons sur un monticule. Voici Romont, avec sa tour qui ressemble à un point d'exclamation, ses remparts troués comme une vieille cuirasse de guerre, et ses peupliers au feuillage d'émeraude. Dix minutes après avoir quitté cette station, le train s'arrête de nouveau, et les conducteurs courent le long des wagons en criant avec cette intonation qui leur est particulière : « Villaz-St-Pierre ! »

Si, à ce moment, vous mettez la tête à la portière, vous aurez devant vous un grand et beau village, dont l'église presque neuve dresse sa flèche étincelante dans le ciel bleu. Les maisons, aux toits de tuiles rouges, sont solides et spacieuses ; elles se groupent très pittoresquement à l'ombre de pommiers et de noyers touffus, et devant chacune d'elles s'étend un jardin embaumé qui ressemble à une immense corbeille de fleurs. La plupart des fenêtres ont conservé leurs petites vitres losangées de plomb, mais quand, par un jour de printemps ou d'été, elles sont ouvertes au soleil, il s'en échappe un parfum de tranquillité et de bien-être qui vous charme et vous séduit. Vous voudriez descendre à cette petite station et laisser couler le reste de votre vie au milieu de ces braves villageois qui rentrent chez eux, la pioche ou la faux sur l'épaule et la chanson à la bouche.

Ceux que frappe le gracieux aspect de ce village ne se doutent pas qu'il y a cinq ou six siècles son emplacement, comme le reste de la contrée, était couvert d'épaisses forêts, et qu'à trois lieues à la ronde, on ne rencontrait qu'une seule et unique habitation : le château des seigneurs de Villaz.

Il était vraiment superbe, ce vieux manoir s'élevant sur la croupe de la colline, avec ses hautes murailles sévères et intactes, ses girouettes criardes. Ses poivrières aiguës, son préau ombragé, sa terrasse fleurie ; il dominait majestueusement les chênes et les sapins séculaires qui l'entouraient, et du sommet de ses tourelles, où nichaient les oiseaux de proie, on pouvait établir des signaux avec le manoir des comtes de Romont, perché à une heure de distance, sur un verdoyant mamelon.

Entouré de fossés profonds, mis en communication avec les bords de la Glâne par un souterrain secret, le château de Villaz était une des plus fortes positions du pays. Cependant jamais garnison ne dormit sous son toit, jamais armée ne campa dans ses environs. Son

pont-levis ne s'abaissait que devant des vassaux dociles et exacts à payer leurs redevances. Il faut dire aussi que, paresseux par nature, les seigneurs de Villaz ne cherchèrent guère l'éclat des armes. Ni remuants, ni ambitieux, ils n'éveillaient pas les susceptibilités de leurs voisins plus puissants ou plus faibles, et vivaient de la sorte en bonne harmonie avec tous.

Rodolphe de Villaz contrastait cependant avec les membres de sa famille qui l'avaient précédé ; d'un caractère tapageur et décidé, il mettait quelquefois le château sens dessus dessous, au grand chagrin de sa mère, que son inconduite avait quasi rendu folle, et au scandale des anciens serviteurs, qui n'avaient de leur vie assisté à pareilles scènes.

Les seigneurs des alentours se donnaient rendez-vous chez Rodolphe comme en un lieu de réjouissances et de plaisirs. On organisait de grandes parties de chasse, et lorsqu'on en revenait chargé de gibier de toute espèce, on mettait la broche devant le feu, on s'installait dans les larges fauteuils de bois sculpté, on festoyait, l'orgie se prolongeait jusqu'au matin.

Au nombre des hôtes les plus assidus du château, figurait le comte de Romont. C'était un intrépide chasseur ; il arrivait avec sa meute composée d'une vingtaine de chiens, ses piqueurs, ses veneurs ; de temps à autre, sa fille l'accompagnait.

Marguerite était belle comme le jour ; semblable à la fleur dont elle portait le nom, elle rayonnait du printemps de ses dix-huit ans. Autant elle était modeste et douce sous le toit paternel, soit qu'elle s'agenouillât à côté de sa mère pour prier à la chapelle, soit qu'elle prît part aux travaux ou aux récréatives causeries de la veillée, — autant elle était fière et hardie dès qu'elle se sentait emportée à travers l'espace par son cheval blanc. C'est alors qu'il fallait la voir pour l'admirer dans toute sa beauté. Ses yeux noirs brillaient, vifs comme l'éclair, ses lèvres entr'ouvertes découvraient deux rangées de dents perlées ; et sur son cou, contrastant avec la pure blancheur de sa peau, flottaient librement ses longs cheveux couleur de jais. De ses mains petites et nerveuses, elle retenait les rênes dans un mouvement élégant et montrait le bout d'un pied mignon sous sa longue robe soulevée dans sa course.

Elle passait pour une chasseresse habile et intrépide. Son père, qui l'aimait à la folie, l'avait, dès l'âge le plus tendre, emmenée avec lui dans les chasses, l'habituant ainsi à la fatigue et au mépris du danger. Son sangfroid et son courage faisaient l'admiration de ceux qui la connaissaient.

Rodolphe de Villaz avait pour ainsi dire suivi le développement des grâces de la jeune fille. Alors qu'elle était encore enfant, il avait l'habitude de lui porter des fleurs ou des nids d'oiseaux ; maintenant qu'elle était grande, Rodolphe lui tendait l'étrier, caracolait à ses côtés, et recueillait le gibier palpitant que sa flèche avait atteint.

(A suivre.)

La nouvelle édition de l'*Annuaire du Commerce suisse*, pour 1885, par MM. Chapalay et Mottier, à Genève, vient de paraître. Nous avons parcouru ce magnifique volume de plus de 2000 pages, dans le format du grand *Bottin français*, et nous ne pouvons que féliciter les éditeurs d'un ouvrage aussi utile à notre commerce, à notre industrie, à tous les négociants, hommes d'affaires, maîtres d'hôtels, voyageurs, etc. Ce travail, qui est réellement considérable, se divise en 4 parties principales : la première destinée aux renseignements commerciaux ; la se-

conde aux adresses de la Suisse française ; la troisième aux adresses de la Suisse allemande ; la quatrième aux adresses étrangères.

On trouve, en outre, à la fin de la dernière partie, un dictionnaire alphabétique allemand-français, facilitant les recherches dans l'ordre professionnel. En résumé, l'*Annuaire du Commerce suisse*, qui a atteint, depuis quelques années, un développement considérable, grâce aux nombreuses améliorations qu'il a subies, devient de plus en plus indispensable à tous ceux qui prennent une part quelconque aux mouvements des affaires. Nous ne saurions donc trop le recommander. Le volume, relié avec soin, est en vente chez MM. Chapalay et Mottier, à Genève, au prix de 14 francs.

Pharmacie domestique.

(Voir le n° 52 de 1884.)

Arnica. — Les fleurs de cette plante sont employées en infusion dans le cas de chutes et de contusions ; une pincée dans une tasse d'eau bouillante. La *teinture d'arnica*, préparée par les pharmaciens, est encore préférable, et il est toujours bon d'en posséder un flacon, surtout lorsqu'on a des enfants. En voici la formule :

Fleurs d'arnica,	60 grammes.
Girofles,	20 id.
Cannelle,	15 id.
Anis,	15 id.

Concasser ces substances et faire macérer pendant 10 jours dans un litre d'alcool, puis filtrer et mettre en flacons bouchés à l'émeri. — On met 15 à 20 gouttes de cette teinture dans une soucoupe à moitié remplie d'eau, et l'on imbibe de petites compresses que l'on applique sur la partie contuse, en ayant soin de les entretenir humides.

Bicarbonate de soude (sel de Vichy). — Digestif, diurétique ; est employé contre les aigreurs d'estomac, à la dose d'une pointe de couteau dans un demi verre d'eau. Il forme la base des pastilles de Vichy. On l'emploie également contre la gravelle, les obstructions du foie, les calculs de la vessie.

Bismuth (sous nitrate de). — Très efficace contre la diarrhée, les gastralgies, aigreurs d'estomac, etc. 1 décigramme dans un demi-verre d'eau sucrée, deux fois par jour.

Calomel. — Purgatif et vermifuge très employé pour les enfants, à la dose prescrite par le médecin, pris avec du miel, un peu de beurre frais, ou dans un pruneau cuit.

Camphre. — Dissous dans l'huile, le saindoux ou l'alcool, on l'applique sur les contusions, les efforts, les entorses ; un grain de camphre mis sous la langue en se couchant est souvent efficace contre l'insomnie. En temps d'épidémie, quelques personnes en portent sur elles, enfermé dans un petit sachet, pour se préserver des miasmes délétères.

Cataplasmes. — Le plus employé est celui de farine de lin, qui, seule, constitue le cataplasme *émollient*. On le rend *calmant*, en délayant cette farine dans une décoction de pavot, et *stimulant*, en le saupoudrant de farine de moutarde. — On entretient la

chaleur d'un cataplasme, en le recouvrant d'un morceau de flanelle d'abord, et d'une pièce de taffetas gommé par dessus.

Boutades.

Nous cueillons, dans un journal de Neuchâtel, une annonce par laquelle on offre une cave à louer, annonce qui se termine ainsi : « Par sa situation » avantageuse, cette cave, qui est, au surplus, munie d'un robinet à eau, bien alimenté, convient » drait tout particulièrement à un marchand de vin. »

Dans un café de *** , le syndic de la localité se plaisait à tirer les oreilles d'un des habitués qui lui dit : « Ne me les tire pas trop fort, syndic, car elles pourraient devenir aussi longues que les tiennes ! »

A la tasse, café du Grand-Pont : Un monsieur qui ne consomme que de la chaleur, s'installe au meilleur coin de la cheminée et s'empare de trois journaux qu'il superpose de façon à en dissimuler deux. Un habitué qui désirait lire la *Revue*, attend un bon quart d'heure. Puis, voyant que la situation menace de s'éterniser, ils s'approche de l'accapareur, et lui demande poliment :

— Pardon, monsieur, lequel des trois lisez-vous ?..

Un coiffeur, qui a remis son fonds après avoir acquis une petite fortune, a acheté, aux environs de la ville, une maison avec une plate-bande de terre large comme un mouchoir de poche et enserrée entre quatre murs. C'est ce qu'il appelle s'être retiré à la campagne. Dans cette plate-bande, il a planté une demi-douzaine de rosiers souffreteux, dont il est très fier et qu'il arrose toute la journée. Dès qu'une connaissance passe par là, il l'appelle et lui montre triomphalement son jardin.

— Comment trouvez-vous mon installation ? demandait-il au peintre C..., qu'il avait réussi à attirer chez lui

— Pas mal ; mais au moins avez-vous la précaution d'ouvrir de temps en temps la porte, pour faire prendre l'air à vos fleurs ?

On demande à un ancien failli, aujourd'hui très riche, pourquoi il ne s'est pas fait réhabiliter.

— Pour ne pas réveiller de pénibles souvenirs, répond-il d'une voix émue.

La livraison de janvier de la *Bibliothèque universelle* contient : La révision fédérale, par M. Numa Droz. — En Russie, nouvelle par M. Mikhaïl Achkinasi. — Le monopole de l'électricité, par M. G. van Muyden. — Les intérêts de l'Europe en Océanie : La France, l'Angleterre et l'Allemagne, par M. A. de Verdilhac. — Le caporal Sylvestre, simple histoire, de M. Salvator Farina. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, russe, suisse, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau chez G. Bridel, Lausanne.

L. MONNET.